

C
O
N
T
R
E

N
A
T
U
R
E

ACTIVITÉ COMMUNE 2024-2025 :
ÉCRITURE ARTIFICIELLE & IMAGINAIRES URBAINES DES
INTELLIGENCES ARTIFICIELLES

CONTRE-NATURE

La lumière pâle du matin filtrait à travers les lianes d'un énorme lierre tropical qui couvrait presque entièrement ma fenêtre. À l'aube de 2065, la Métropole de Paris est devenue une jungle urbaine où la durabilité n'est plus un concept, mais une réalité omniprésente. Les espaces verts ont conquis le bitume, et chaque jour, je me débats avec un environnement devenu imprévisible.

Mon appartement, situé au dernier étage d'un immeuble en briques réhabilité dans le quartier de Montmartre, était autrefois un havre de paix. Mais aujourd'hui, il est enveloppé par une végétation luxuriante. Les murs extérieurs sont couverts de lierre, de jasmin et de bougainvilliers, créant une sorte de cocon vert. Des palmiers en pot, au feuillage dense, bordent le balcon, et les chants des oiseaux tropicaux emplissent l'air, rendant le cadre à la fois séduisant et oppressant. Pourtant, il suffit de regarder par la fenêtre pour voir à quel point cette beauté peut devenir menaçante.



En me préparant pour ma journée, j'évitai les feuilles d'arbres tropicaux qui pendaient des poutres de mon appartement. Mon trajet commençait par une descente en rappel à travers le jardin vertical de l'immeuble. Chaque matin, c'était une lutte. Les vignes de passion, aux couleurs éclatantes, formaient un labyrinthe de verdure, et je devais me frayer un chemin à travers les plantes grimpantes, leurs épines écorchant ma peau. L'odeur de la chlorophylle, mêlée à celle des fleurs de hibiscus, embaumait l'air, mélange de terre et de pluie, et m'accompagnait tout au long de ma descente.

Une fois au sol, je pris un moment pour admirer le spectacle qui m'entourait. La Place du Tertre, autrefois animée par des artistes, était désormais envahie par des arbres tropicaux aux racines serpentine. Des familles se rassemblaient autour de quelques terrasses qui avaient survécu, échangeant des rires et des conversations. Je les enviais, ces moments de légèreté, alors que ma propre existence se retrouvait immergée dans cette dystopie. La basilique du Sacré-Coeur, monument emblématique, émergeait à peine, couverte de lianes et de plantes grimpantes, comme si la nature avait décidé de la revendiquer. Des perroquets multicolores volaient au-dessus de ma tête, ajoutant à cette ambiance à la fois vibrante et inquiétante.





En chemin vers la station de métro Abbesses, je fus interrompu par un bruit strident. Un groupe de manifestants bloquait la rue, brandissant des pancartes. Ils réclamaient la régulation des espaces verts, dénonçant l'abandon du béton au profit d'une nature sauvage et incontrôlable. Parmi eux, je reconnus des visages familiers, des voisins qui avaient autrefois plaidé pour la végétalisation. Les discussions s'étaient intensifiées, divisant le quartier entre ceux qui prônaient un retour à un urbanisme contrôlé et ceux qui vénéraient cette nature envahissante. Je m'arrêtai un instant, le cœur battant, observant la tension palpable. Leurs voix s'élevaient, écho d'un désespoir croissant face à une ville devenue hostile. La végétation, bien qu'esthétiquement agréable, avait engendré des problèmes de sécurité : des animaux sauvages errant dans les rues, des serpents et des jaguars attirés par la prolifération des rongeurs, ainsi que des maladies liées aux moustiques proliférant dans les mares d'eau stagnante.

Je continuai mon chemin, mais la situation ne faisait qu'empirer. À l'entrée de la station, des affiches alertaient sur une épidémie de fièvre dengue dans la région, conséquence directe de l'excès de verdure. La foule était nerveuse, et un bruit sourd résonna. Un morceau de lierre, lourd de pluie, tomba d'une paroi, manquant de peu une mère et son enfant. Les

murmures de peur parcouraient les visages, mais personne ne faisait le geste de reculer. Une fois dans le métro, l'atmosphère était tendue. Les sièges étaient recouverts de mousse, vestige d'un désir de verdissement, mais aussi d'un manque d'entretien. Le métro lui-même était en mauvais état, ses tunnels envahis par des racines de bananiers et des fougères géantes, qui avaient fini par déformer les voies et provoquer des retards. Des insectes tropicaux bourdonnaient dans l'air, témoignant de l'invasion de la nature. Je me tenais près de la porte, regardant les graffitis sur les murs : des slogans appelant à la révolte, à la fin de cette utopie verte qui avait viré au cauchemar. J'étais à la fois un observateur et un acteur de ce monde en mutation, cherchant à naviguer dans cette réalité chaotique.



Lorsque je sortis à la station de Châtelet, je fus frappé par la chaleur étouffante et l'humidité omniprésente. Le quartier, situé près du Forum des Halles, avait lui aussi été touché par cette folie durable. Le complexe commercial, autrefois dynamique, était maintenant envahi par des plantes grimpantes tropicales, tandis que des iguanes et des serpents se faufilaient parmi les boutiques abandonnées. Des oiseaux exotiques voletaient autour des décombres, leur chant mélancolique résonnant dans l'air lourd. Je croisai des amis sur le chemin, échangeant des sourires fatigués et des mots d'encouragement, partageant des récits de défis et d'espoir.

Je me dirigeai vers mon bureau, près du Palais de la Bourse. En chemin, un cri strident me fit sursauter. Je tournai la tête juste à temps pour voir un groupe d'enfants fuir une fougère géante, qui semblait prendre vie, ses feuilles se balançant comme des bras menaçants. Leurs rires étaient teintés de peur, et je compris que cette jungle urbaine n'était pas seulement belle, mais aussi dangereuse. L'un d'eux trébucha, tombant dans un buisson. Je m'avançai pour l'aider, mais l'enfant était déjà couvert de petites piqûres de moustiques, son visage blême.

Alors que je m'approchais de mon bureau, un grondement de tonnerre retentit au-dessus de ma tête. Les nuages sombres se rassemblaient rapidement, et une pluie torrentielle se mit à tomber, provoquant des inondations soudaines dans les rues. Je me réfugiai sous un porche, regardant avec désespoir les eaux boueuses envahir la chaussée, emportant avec elles des débris de la ville.



Finalement, lorsque la pluie se calma, je parvins enfin à entrer dans mon bureau. Les murs étaient recouverts de plantes dépolluantes, mais l'air restait lourd. Mes collègues discutaient des dernières nouvelles : la fermeture d'un hôpital à Saint-Denis en raison d'une infestation de rats, attirés par les déchets organiques laissés dans les rues, à la suite de la désorganisation des services de nettoyage.

La lutte pour l'harmonie dans cette Métropole de Paris en 2065 était devenue un combat quotidien. La beauté des espaces verts était ternie par le chaos, et chaque jour, je réalisais un peu plus que la ville, autrefois symbole de progrès, était désormais un terrain de bataille entre l'homme et la nature. Dans cette dystopie où la durabilité avait pris le pas sur l'ordre, je n'étais qu'un acteur parmi tant d'autres, cherchant à naviguer dans cette jungle hostile, attendant le jour où un équilibre serait enfin trouvé, mais en redoutant ce que l'avenir pouvait encore réserver, regardant avec désespoir les eaux boueuses envahir la chaussée, emportant avec elles des débris de la ville.

Contre Nature, texte sous contraintes

Le matin, une lumière faible tentait de percer le feuillage épais des plantes grimpantes qui envahissaient ma fenêtre, comme si la nature avait décidé de revendiquer chaque parcelle de cette ville autrefois animée. En cette année 2065, Paris était méconnaissable, victime d'un cataclysme écologique où la végétation avait repris ses droits avec une intensité terrifiante. Les bâtiments, jadis fiers, se dressaient maintenant comme des ruines, engloutis par une forêt urbaine qui avait éclos dans le silence, témoin d'un monde en désolation.

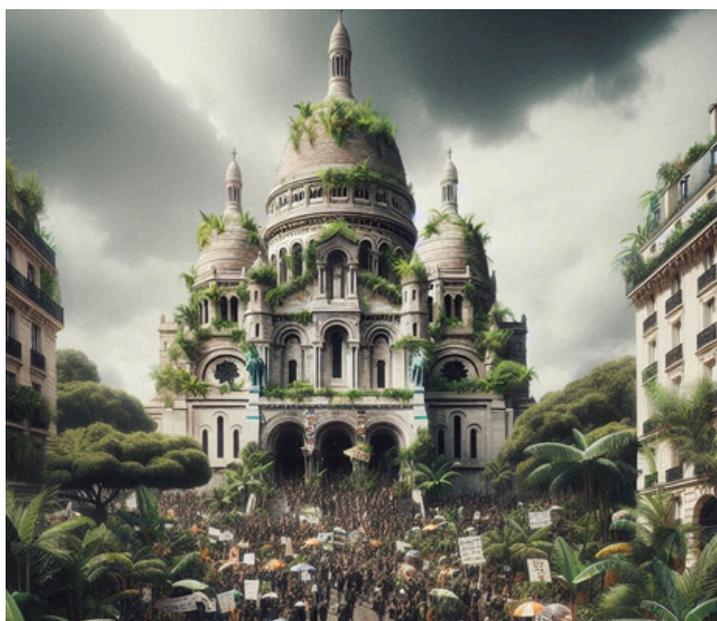
Dans le quartier de Montmartre, autrefois illuminé par la créativité et la vie, je vivais dans un appartement devenu une véritable serre. Chaque matin était une épreuve, un défi pour quitter ce refuge, car la ville qui s'étendait devant moi était devenue hostile. Pour descendre, je devais emprunter un système de cordes, me glissant à travers un mur de feuillage qui cachait les dangers tapis à l'extérieur, comme un explorateur dans un monde sauvage devenu dangereux.

Mon travail en tant que consultant dans un bureau d'études me maintenait encore connecté à cette société en ruine. J'aidais à planifier des stratégies d'adaptation face à la catastrophe écologique, mais une part de moi ne pouvait ignorer une autre bataille qui me tenait à cœur : la gentrification, qui, même dans cette ville en pleine décomposition, continuait de séparer les classes sociales. Les quartiers autrefois populaires, déjà désertés par les anciens habitants, étaient maintenant conquis par ceux qui pouvaient s'offrir les rares ressources nécessaires à leur survie. La végétation étouffait les immeubles, mais l'inégalité persistait, ancrée comme une maladie plus tenace que la nature elle-même.

Cependant, cette crise écologique avait aussi révélé le cynisme des processus de financiarisation urbaine. Alors que la ville était en train de disparaître sous les racines et les lianes, certains investisseurs continuaient de spéculer sur les zones encore épargnées, créant des enclaves fortifiées pour une minorité. Le marché immobilier, même dans ce contexte de désolation, se restructurait pour servir ceux qui avaient les moyens de fuir ou de se protéger, laissant la majorité se débattre dans les ruines.

Ma route me menait souvent à la place du Tertre, un lieu autrefois vibrant, où l'écho des rires et des artistes résonnait. Aujourd'hui, des arbres massifs étouffaient le ciel, et la lumière du jour se battait pour percer un plafond de feuilles. Les portraits des passants avaient disparu, remplacés par des silhouettes de fougères géantes, témoins silencieux d'un temps révolu.

Et là, au sommet de Montmartre, la Basilique du Sacré-Coeur, monument de la foi et de la spiritualité, n'était plus qu'une ombre de ce qu'elle avait été. Autrefois symbole éclatant de la présence divine au milieu de la ville, elle s'était lentement transformée sous le poids des lianes et des racines qui, tel un linceul vert, l'enserraient, effaçant presque son dôme blanc. Le Sacré-Coeur, autrefois lieu de rassemblement et de culte, semblait maintenant abandonné des hommes et même des prières.

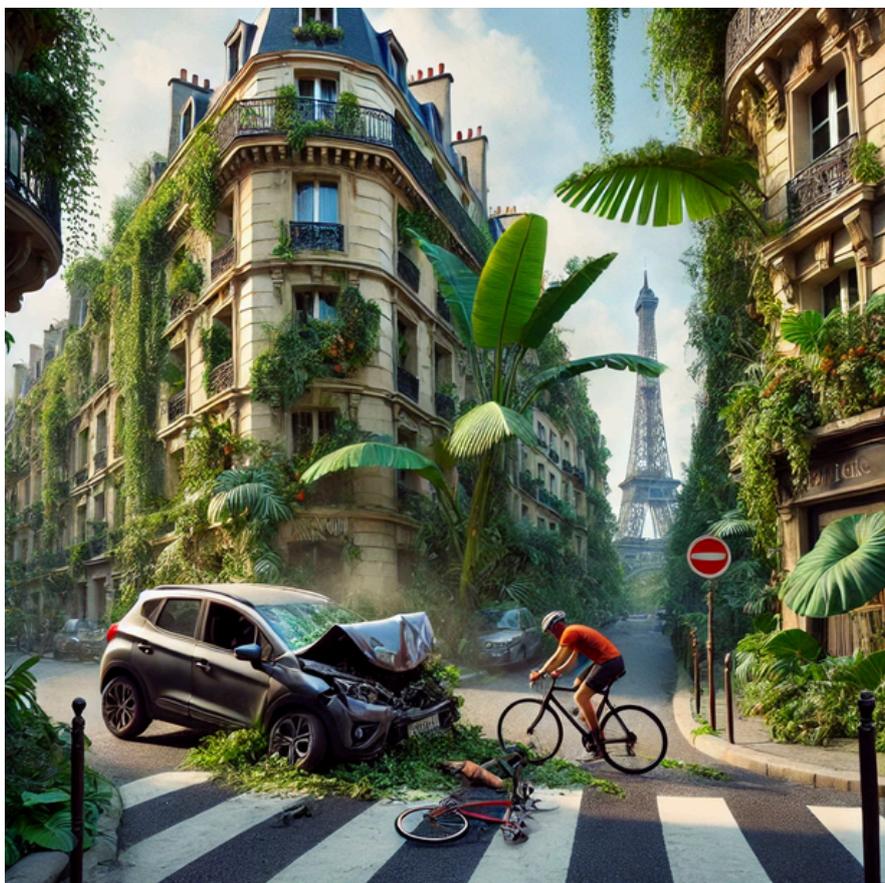


Mais, pour certains, cet espace n'avait pas totalement perdu sa symbolique. À l'intérieur, une poignée de fidèles désespérés s'y réfugiait encore parfois, cherchant dans cette cathédrale envahie par la nature un dernier vestige de paix. Cependant, l'autel était méconnaissable : des fougères s'élevaient là où les cierges brûlaient autrefois, et les bancs en bois, rongés par l'humidité, se désagrégeaient lentement, devenant partie intégrante du sol verdoyant qui grimpait inexorablement.

Des statues de saints, recouvertes de mousse, semblaient veiller silencieusement sur ce sanctuaire effacé. Le Sacré-Coeur n'était plus le lieu de culte vibrant qu'il avait été, mais plutôt un tombeau naturel, témoin d'un monde où l'humanité s'était effacée. Les vitraux colorés, autrefois éclairés par la lumière divine, étaient maintenant ternis par la poussière et la végétation, laissant filtrer une lumière moribonde qui projetait des ombres mouvantes sur les murs. La basilique, dans sa lente agonie, semblait ne plus répondre aux prières des rares âmes qui y cherchaient encore refuge.

En avançant vers la station de métro, je me retrouvai à méditer sur l'étrange ironie de ce monde. Alors que la nature reprenait ses droits, les mécanismes d'exclusion urbaine perduraient. Les appartements des hauteurs de Montmartre, autrefois convoités, n'étaient plus que des ruines, mais les rares habitants restants étaient ceux qui avaient pu se replier dans des bastions sécurisés, tandis que d'autres luttèrent chaque jour dans les zones les plus précaires.

Près de la station Abbesses, une altercation interrompit mes pensées. Un cycliste, les vêtements déchirés et recouverts de terre, zigzaguait sur un chemin où les racines des arbres déformaient le bitume. Derrière lui, une voiture, encrassée et rongée par le temps, tentait de se frayer un chemin. Le conducteur, visiblement à bout, klaxonnait frénétiquement, sa voix étouffée par les branches qui s'étendaient au-dessus de lui. Le cycliste s'arrêta brusquement, faisant face à la voiture. « Vous croyez encore que cette ville vous appartient ? Vos machines n'ont plus leur place ici ! »



L'automobiliste, un homme à l'air épuisé, sortit du véhicule. « Je dois passer ! » cria-t-il, mais sa voix manquait de conviction, comme s'il savait au fond que son monde était déjà perdu. L'altercation monta d'un ton, mais la ville, en silence, semblait indifférente à leur dispute. Une branche d'arbre se décrocha soudainement, tombant entre eux, comme un avertissement que leur querelle humaine n'avait plus d'importance.

Les animaux sauvages, eux, ne s'embarrassaient plus de ces divisions humaines. Des loups arpentaient désormais les rues, apparaissant et disparaissant dans les buissons, et un cerf majestueux traversa lentement la chaussée, ignorant la scène, rappelant à tous que la hiérarchie sociale de l'humanité n'était plus qu'un vestige dans cette jungle urbaine.

Dans le métro, l'atmosphère était oppressante. Les sièges, usés et moisis, invitaient à l'illusion d'un refuge, mais l'air était chargé de la puanteur de la décomposition. Le train avançait lentement, entravé par des racines massives, prisonnières de l'obscurité, tandis que des murmures d'animaux se faisaient entendre dans les tunnels, échos d'une nature qui avait retrouvé son pouvoir.

À Châtelet, le Forum des Halles, autrefois un centre commercial vibrant, était devenu un sanctuaire pour la vie sauvage. Des iguanes se glissaient entre les boutiques désertées, tandis que des oiseaux aux plumages éblouissants volaient en cercles, comme des spectres d'un monde perdu. La nature effaçait lentement notre empreinte humaine, redéfinissant un nouvel ordre, et pourtant, au milieu de cette désolation, des enclaves fortifiées apparaissaient. Des groupes cherchaient encore à maintenir une forme de luxe au cœur de ce chaos, tout en laissant ceux en bas de l'échelle sociale livrés à eux-mêmes, une gentrification à l'échelle de la survie.

En poursuivant mon chemin vers mon bureau, je croisai des enfants jouant sous l'ombre d'un arbre colossal. Soudain, une fougère géante se balança au-dessus d'eux, déclenchant des cris d'émerveillement mêlés d'inquiétude. Je les observais, conscient que même les moments de joie pouvaient se transformer en péril dans ce monde impitoyable, où des moustiques porteurs de maladies tourbillonnaient autour des jeunes âmes, laissant derrière eux des traces indélébiles.



Journal de script

1ère idée : **Migrants climatiques à Paris**

Avec la crise climatique, des millions de migrants ont afflué vers Paris, submergeant la ville. L'objectif était de raconter l'histoire d'un migrant dans le Grand Paris.

Dès les premières interactions, ChatGPT a situé l'action à Saint-Denis, désignant directement le personnage comme "Mohamed" et décrivant la ville comme une "cacophonie de couleurs, de bruit et d'odeurs". Ce choix a rapidement révélé des stéréotypes racistes, avec une tendance à reproduire des clichés simplistes. Malgré nos instructions ouvertes, l'IA ne s'est pas détachée de ces stéréotypes.

Quand nous avons demandé d'introduire un ton plus "loufoque", l'IA a pris cela au pied de la lettre et a rendu le récit incohérent, flirtant avec un registre absurde. Finalement, cette tentative est tombée dans des codes dystopiques hollywoodiens, et nous avons abandonné cette idée en raison des stéréotypes racistes sous-jacents.

2ème idée: **Une dystopie verte**

Nous avons tenté de créer une dystopie où la nature envahit la ville, mais ChatGPT a eu du mal à intégrer l'aspect dystopique. Malgré plusieurs essais, il a conservé une vision optimiste, focalisée sur les bienfaits de la nature plutôt que sur ses dérives possibles dans un tel contexte.

L'IA semble souvent chercher des solutions positives, minimisant les aspects sombres ou négatifs, même lorsqu'une vision dystopique est demandée.

Migrants climatiques à Paris

ChatGPT a proposé un récit stéréotypé et raciste en situant l'histoire à Saint-Denis

avec un personnage nommé "Mohamed", et en utilisant des clichés culturels. Lorsqu'on lui a demandé un ton "loufoque", le résultat est devenu trop absurde et éloigné de notre idée. Nous avons abandonné cette direction.

Contrainte 1 : Récit pour un public jeune

Pour une adaptation à des enfants de 8 ans, l'IA a simplifié le texte de manière trop explicative. Par exemple, un "jaguar" est devenu un "gros chat sauvage", ce qui dénature le sens et exagère la simplification.

Pour des adolescents, l'écriture devient familière, parfois proche du "texto". Cela fonctionne par moments, mais tend à caricaturer le langage des jeunes, rendant le texte un peu trop familier et décalé.

Contrainte 2 : Écriture à la manière de Tolstoï et Aya Nakamura

ChatGPT imite bien Tolstoï, capturant ses descriptions détaillées et réflexions philosophiques. Toutefois, l'IA peine avec Aya Nakamura. Les paroles de ses chansons sont mal intégrées, rendant le récit décousu et stéréotypé. Nous avons aussi testé d'autres styles (Raphaël Quenard, Jean-Marie Bigard), mais la fusion entre Aya Nakamura et un texte pour enfants était souvent trop superficielle ou maladroite.

Contrainte 3 : Science-fiction et style parodique

En science-fiction, l'IA tombe rapidement dans les clichés classiques : vaisseaux spatiaux, robots, et IA malveillantes. Cela manque d'originalité, et les récits suivent des schémas prévisibles.

Dans un style parodique, en revanche, l'IA s'en sort mieux. Elle ajoute des touches d'humour qui, bien que parfois trop

nombreuses parviennent à alléger le récit sans le dénaturer.

Contrainte 4 : Altercation entre un cycliste et un automobiliste + arrivée d'animaux sauvages en ville

L'IA réussit à introduire l'altercation entre un cycliste et un automobiliste, mais oublie souvent de revenir à l'histoire principale. Par exemple, le personnage censé se rendre au travail disparaît, et l'IA se perd dans la scène ajoutée. Ce problème de déviation est récurrent lorsqu'on lui demande d'introduire des éléments extérieurs à l'histoire de base.

Contrainte 5 : L'IA consultant et militant anti-gentrification

Lorsque nous avons intégré l'idée que l'IA est à la fois consultant en urbanisme et militant anti-gentrification, elle a su développer des éléments liés à ces problématiques urbaines. Cependant, le récit reste souvent trop général, manquant de nuances dans l'analyse de ces enjeux politiques et sociaux.

Contrainte 6 : Croissy Beaubourg vs Paris

L'IA a montré des difficultés à déplacer l'action en dehors de Paris. Quand on lui demande de situer l'histoire à Croissy Beaubourg, elle conserve son cadre parisien et évoque Croissy de manière superficielle, soulignant que ce lieu "ne fait pas partie du trajet pour aller au travail". Cette réticence à quitter Paris montre une certaine rigidité dans la trame narrative.

Contrainte 7 : Intégration de faits d'actualité

Nous avons testé l'intégration de faits d'actualité comme le sabotage ferroviaire du 26 juillet 2024 ou l'attribution du contrat des eaux à Véolia. L'IA peine à insérer ces éléments de manière fluide. Elle évoque des faits vaguement, sans détailler le contexte politique ou social sous-jacent, même après lui avoir fourni

des articles précis. L'aspect spécifique de l'actualité semble dilué.

Contrainte 8 : La financiarisation de l'économie

Sur la financiarisation de l'économie, l'IA s'en sort mieux. Elle parvient à intégrer le concept dans un récit urbain, et peut défendre ou critiquer ce processus avec une certaine cohérence, tout en adaptant le point de vue demandé.

Contrainte 9 : Inclusion d'une opinion politique

L'IA sait inclure des opinions politiques, notamment en imitant des personnalités comme Jean-Marie Le Pen ou Sandrine Rousseau. Elle reproduit des points de vue crédibles et tire des leçons politiques de manière explicite. Cependant, elle tend à simplifier les débats, rendant parfois les opinions caricaturales.

Conclusion

ChatGPT démontre une grande flexibilité dans la reproduction de styles d'écriture et l'adaptation à différentes consignes narratives. Cependant, il reste souvent prisonnier de stéréotypes et de schémas simplistes, particulièrement lorsque l'on aborde des thèmes sensibles ou complexes. Bien qu'il parvienne à imiter efficacement certains auteurs ou styles, son manque de nuance apparaît lorsque des instructions trop subtiles ou multiples sont introduites. L'IA excelle lorsqu'elle est dirigée avec des consignes claires et précises, mais elle tend à dévier ou à simplifier les récits quand le cadre devient plus ouvert ou exigeant. Cela montre ses forces dans la créativité guidée, tout en soulignant ses limites dans des contextes plus nuancés ou en dehors des structures narratives classiques.

CONTRE-NATURE

CHAT GPT

Dans une Métropole de Paris métamorphosée en jungle urbaine en 2065, l'harmonie entre nature et humanité est mise à l'épreuve. À travers les yeux d'un jeune consultant en urbanisme, découvrez un monde où les espaces verts ont envahi les rues pavées et où chaque journée est une lutte pour la survie. En évitant les lianes d'un lierre omniprésent et en naviguant à travers les caprices d'une nature sauvage, il se retrouve pris dans un tourbillon de tensions entre voisins, des manifestations pour la régulation des espaces verts et les dangers croissants d'une faune sauvage devenue omniprésente.

Des iguanes aux serpents, la beauté de cette nouvelle réalité se mêle à la menace d'une dystopie imprévisible, exacerbée par des épidémies et des catastrophes naturelles. Tandis que les visages familiers se divisent entre l'appel à un retour à l'ordre et la célébration d'un idéal écologique, notre protagoniste observe avec désespoir le chaos qui s'installe dans une ville autrefois emblématique.

Au fil de son parcours, il s'interroge sur l'avenir d'une Métropole où l'homme et la nature semblent condamnés à coexister dans une lutte acharnée. Un récit poignant qui interroge notre rapport à l'environnement, à l'urbanisme, et à la quête d'un équilibre fragile entre progrès et survie.



**ÉCOLE
D'URBANISME
DE
PARIS**

CHAIRE
D'AMÉNAGER
le GRAND
PARIS